

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: - (2009)
Heft: 5

Artikel: Stratégie d'action
Autor: Richardot, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348859>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



En un demi-siècle, la nécessité de déplacer des forces de manière protégée et coordonnée n'a pas changé, comme le montrent ces deux illustrations de blindés américains, en Bosnie (1995) à gauche et en Italie (1944) ci-dessous.
Photos © US Army.

Stratégie

Stratégie d'action

Philippe Richardot

Membre du Comité scientifique du CHPM

La stratégie d'action est la conduite de la guerre ou d'une crise. C'est un art de conception et pas d'exécution. La stratégie ne change pas contrairement à la tactique liée aux technologies. Il y a quatre sortes de conduite de guerre : la guerre de manœuvre, la guerre des moyens, la guerre politique, la guerre nucléaire. Les crises soit précèdent la guerre, soit constituent des guerres non déclarées ou des interpositions armées. Les belligérants font la guerre de leurs moyens. Accepter le contraire c'est se faire imposer une forme de guerre favorable à l'ennemi et lui donner la victoire.

La guerre de manœuvre

La guerre de manœuvre s'appuie sur le talent stratégique et opérationnel des généraux, sur la mobilité et les qualités tactiques des forces. Elle vise les forces de l'ennemi et ses points clés soit ce qui lui permet de continuer la guerre. C'est celle qui établit les grandes réputations militaires. Alexandre le Grand, César, Gengis Khan, Frédéric II, Napoléon illustrent au mieux l'adéquation du chef et de l'outil militaire. Des lieutenants et des troupes capables de réparer certaines erreurs du chef sont le meilleur outil de la guerre de manœuvre. La manœuvre ne joue vraiment que s'il y a une supériorité numérique locale ou tactique entre les adversaires. La supériorité numérique locale s'obtient par la manœuvre et permet de l'emporter sur un adversaire de qualité comparable. Le différentiel tactique permet de l'emporter sur un ennemi inférieur au combat à nombre égal. Les trois époques où le différentiel tactique a été le plus fort sont celles du combat par le fer (Antiquité, Moyen Age), de la conquête coloniale (XVIe-XIXe siècles) et des munitions intelligentes (depuis les années 1990). Elles se caractérisent par une faible usure du vainqueur. Contre la masse, si la manœuvre ne peut obtenir la victoire par un coup décisif dès le début, elle s'enlise et perd dans la durée. La France napoléonienne, l'Allemagne des deux guerres mondiales, la Finlande contre l'URSS, le Japon face aux Etats-Unis dans le

Pacifique l'ont appris à leurs dépens. Le gain de bases par la manœuvre renverse le rapport de forces. C'est ainsi qu'Alexandre prend son temps contre l'Empire perse et s'attache à gagner des bases arrières pour renforcer sa force de manœuvre. Frédéric II agit ainsi avec la conquête de la riche province de Silésie. Par la stratégie de conquête territoriale, le manœuvrier s'attaque à la stratégie des moyens de l'adversaire en renforçant les siens. La question est de se maintenir dans ses conquêtes et de bien en peser leur valeur. Des gains immédiats peu défendables qui n'entament pas l'adversaire principal sont des appâts pour singe qui seront perdus.

A un niveau supérieur, dans un choc de nations, la guerre de manœuvre englobe la diplomatie des alliances. Ces alliances d'opportunité se préparent quand la guerre est imminente ou en cours. Elles doivent surprendre l'ennemi par leur annonce, comme une manœuvre stratégique militaire. Le Pacte germano-soviétique quatre jours avant l'invasion de la Pologne surprend et paralyse les Franco-Britanniques (1939). La surprise caractérise la stratégie d'action qui est opportuniste alors que la grande stratégie qui s'inscrit dans la durée. La grande stratégie peut aussi déboucher sur des alliances, mais plus solides, prévues avant les conflits et enregistrées dans les plans de guerre. Au plan militaire, ces alliances débouchent sur de vastes





La puissance militaire se mesure à la capacité de générer et de déployer des forces dans l'espace et dans le temps – y compris dans la durée.

manœuvres. L'alliance de revers permet d'envelopper l'ennemi. C'est le choix de l'Angleterre contre Napoléon que de susciter par l'argent, coalition sur coalition sur le continent européen. L'alliance de revers divise les forces et l'attention de l'ennemi, gêne son unité d'action et coupe ses communications avec l'extérieur. L'alliance de masse élargit le front. L'Allemagne nazie maîtresse du continent européen a pu frapper l'URSS sur 3'000 kilomètres soit toute la frontière occidentale de ce pays (1941). L'alliance de masse divise les forces et l'attention de l'ennemi, mais ne coupe pas ses communications avec l'extérieur.

La guerre des moyens

Contrairement à celle de manœuvre, la guerre des moyens peut se développer dès le temps de paix.

En temps de paix, la guerre des moyens repose sur l'économie, mais se différencie de la guerre économique par le recours au militaire. La course aux armements est la guerre des moyens par excellence. Sans affrontement direct, la Guerre froide (1945-1991) a vu le triomphe des Etats-Unis et la disparition de l'URSS ruinée par un effort militaire insoutenable sur la durée. Le blocus est la deuxième variante de la guerre des moyens. Il essaie d'étouffer la richesse et donc les moyens de combattre de l'ennemi. Il ne réussit que si l'on est matériellement le plus fort. Dans le cas contraire, ce n'est que la stratégie du trublion, comme les deux guerres sous-marines allemandes dans l'Atlantique. Le blocus peut accompagner une guerre des moyens intégrale ou s'appliquer en temps de paix. Dans ce cas c'est l'arme du fort contre un ensemble géopolitique hostile ou contre un petit Etat récalcitrant. Au cours du Moyen Age, l'Eglise interdit de vendre des armes, du métal, du bois et des esclaves aux musulmans, ennemi récurrent qui s'étend sur la Chrétienté. Cette stratégie du Blocus est reprise au XXe siècle par les Etats-Unis qui l'ont utilisé contre le Japon impérial, le Cuba communiste, l'Iran intégriste, l'Irak de Saddam Hussein.

Lors d'un conflit militaire, la guerre des moyens consiste en l'écrasement du plus léger. La guerre des moyens repose sur la masse humaine ou sur le matériel en nombre ou en qualité. Elle utilise la manœuvre mais celle-ci n'a qu'un rôle secondaire dans la victoire. Jusqu'à l'industrie,

la guerre des moyens se limitait à la guerre de masse : aligner plus d'hommes et de chevaux que l'ennemi pour le submerger. La guerre de masse veut jouer du nombre contre la qualité. Ce calcul a été déjoué par les Grecs et par Alexandre contre les Perses dans l'Antiquité. Car le principe de Végèce « la valeur l'emporte sur le nombre » joue dans le combat au corps à corps. Il ne joue plus autant à l'époque du combat par le feu. Napoléon et la Grande Armée sont vaincus par des forces plus nombreuses qui les ont usés dans le temps. Le feu a une capacité d'usure supérieure au fer, ce qui favorise la masse et le matériel sur la qualité. Le feu s'affirme comme l'exclusif moyen du combat avec l'ère industrielle. L'ère industrielle pousse la guerre de masse à des armées millionnaires et ajoute l'impact du matériel. Dans la guerre de matériel, la qualité du matériel et des hommes joue moins que la masse. Durant les deux guerres mondiales, la supériorité tactique relative des Allemands s'est brisée contre la supériorité stratégique en moyens et contre leur globalité. Forts sur terre, les Allemands étaient faibles sur mer et moyens dans les airs. Leur force terrestre était néanmoins surmontée par celle des Soviétiques. Les Anglo-Américains étaient moyens sur terre mais l'emportaient nettement dans les deux autres éléments. La guerre de matériel impose la globalité pour vaincre : il faut l'emporter sur terre, sur mer, dans les airs et l'espace.

Quand l'espace de manœuvre est réduit par les masses, la guerre de position s'installe. Hormis les sièges, le premier cas d'une guerre de position à fronts continus s'est déroulé en Europe de 1915 à 1918, quand les belligérants se sont enterrés après l'échec de la guerre de mouvement. La Seconde guerre mondiale voit des phases de mouvement succéder à la guerre de position. Les premières semaines de la guerre en Pologne (1939) jouent sur le mouvement, avant de s'enliser dans la drôle de guerre pendant 8 mois jusqu'à mai 1940 où la guerre éclair foudroie à nouveau. La guerre de Corée (1950-1953) voit un rare exemple d'une lutte de la masse chinoise contre le matériel US Malgré des pertes énormes, les Chinois font reculer une petite armée mécanisée américano-onusienne. Des bombardements aériens massifs, des barrages d'artillerie très denses enrayent la progression chinoise et débouchent sur une guerre de position. La guerre de position contraint à la surenchère humaine et matérielle.

La guerre des moyens peut s'accompagner de manœuvre, mais celle-ci n'est que secondaire dans la clé de victoire. Au cours des deux guerres du Golfe (1991-2003), les Etats-Unis ont déployé des armées de masse et d'excellence face à un ennemi qualitativement dépassé, numériquement inférieur en particulier dans le domaine aérien. L'effet a été la « guerre unilatérale », voire le « tout aérien » dans la guerre du Kosovo (1999). L'écrasante supériorité aérienne permet l'exaltante chasse du faucon sur le rat. Mais, il est une guerre où le rat peut l'emporter sur l'oiseau de proie. La guerre politique ou guérilla. Face à une guérilla, une puissance peut jouer de ses moyens, à condition de pas restreindre leur efficacité par l'éthique. L'Histoire montre qu'une répression sauvage peut imposer l'ordre par la terreur. Par « répression sauvage », il ne faut pas entendre des bavures telles que les condamnent les médias démocratiques de la fin du XXe siècle. Il s'agit de villages brûlés, de pyramides de têtes, de populations mises en esclavage, de régimes policiers, de camps de concentration comme les Turcs, les Mongols, les Britanniques contre les Boers, les nazis et surtout les communistes l'ont pratiqué. Face à la répression sauvage, la guerre politique finit par s'épuiser. Elle laisse un pays soumis, mais ruiné comme l'Afrique du Sud après la guerre des Boers, ou la Russie d'après la guerre civile.

La guerre politique

La guerre politique ne joue pas sur la masse ou le matériel, ni sur l'habileté de la manœuvre d'armée. Son mode opératoire s'affranchit de la masse et du matériel et agit dans le domaine du symbolique par l'action sur les esprits. Essentiellement sinon exclusivement terrestre, la guerre politique est la moins militaire de toutes les stratégies d'action. La guerre politique s'appelle subversion dans l'offensive, et pacification dans la défensive.

Maintenir les forces dans un environnement hostile et malgré les aléas politiques nécessite une adaptation au milieu et des réserves considérables.



La guerre politique offensive ou subversion est surtout l'arme du faible mais pas seulement. La guerre politique offensive a deux stratégies : un coup décisif au sommet ou le pourrissement d'une situation dans la durée. Le coup d'Etat est le moyen de force décapitant de la guerre politique. C'est le coup de dés du faible. Lénine et les bolcheviks réussissent avec une poignée d'hommes armés en octobre 1917. Le vide du pouvoir politique et la capture des lieux symboliques suffisent à la victoire du coup d'Etat. Tenir les lieux du pouvoir confère une légitimité, mais si le pouvoir n'est pas vide ou neutralisé, il y a réaction. Le coup d'Etat échoue s'il y a une réaction immédiate. La Commune de Paris tient la capitale mais le pouvoir n'est pas vide et les républicains organisent depuis Versailles une sévère répression (1871). Avec 300 manifestants rassemblés devant le Parlement de Russie et une forte obstination, Boris Eltsine fait échouer le coup d'Etat des communistes conservateurs (1991). Quand la réaction n'est pas immédiate, comme cela est arrivé contre Lénine, le pouvoir né du coup d'Etat se donne les moyens de rester en place. Quand un pouvoir se succède à lui-même, le coup d'Etat réussit. Le fort succède au fort. Le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte prolonge son pouvoir par une déclaration au sommet et par l'arrestation des opposants (1851). C'est avec légitimité qu'il se fait reconnaître Napoléon III par plébiscite (1852). Mussolini et Hitler se donnent les pleins pouvoirs après être arrivés au sommet de l'Etat à la faveur de provocations légitimantes et par





La guerre éclair est coûteuse, mais infiniment moins que l'enlèvement des forces dans la durée. Photos © US Army en Irak.

l'arrestation des opposants. Le coup d'Etat n'est pas seulement l'alternative démocratie/dictature mais aussi une restauration ou une transformation de la démocratie. Au Portugal, le putsch militaire dit « Révolution des œillets » renverse la dictature salazariste et instaure la démocratie (1974). Le coup d'Etat du 13 mai 1958 porte le Général de Gaulle au pouvoir. Loin de renverser la démocratie, il la raffermi sur de nouvelles bases par un référendum. Dans tous les cas, la neutralisation des opposants est une nécessité du coup d'Etat : elle peut se faire par la force ou par la légitimité d'un vote, voire les deux. Il ne faut pas confondre la manœuvre du coup d'Etat qui utilise la force avec économie pour décapiter et remplacer le sommet avec la stratégie du coup d'Etat qui est d'attendre le moment favorable. Le coup d'Etat ne réussit que contre un pouvoir faible en perte de légitimité. L'autre moyen de frapper au sommet le pouvoir politique est l'influence. L'influence du sommet passe par la corruption, par l'idéologie ou par l'intimidation du pouvoir politique. La corruption de personnels clés permet d'acheter une nation à moindre coût. Le seul problème est de trouver les éléments susceptibles d'être corrompus, ce qui est aisé dans un personnel politique carriériste soumis aux aléas des revers électoraux. A partir de là, le pays corrupteur peut casser une filière stratégique (armement, énergie, transport), obtenir un traité favorable ou gagner le suivisme politique chez le pays cible. L'idéologie permet d'influencer des personnages clés au sommet d'un Etat adverse. L'idéologie permet de vassaliser de petits Etats. Les Etats collaborateurs de l'Europe occupée par l'Allemagne, sans être forcément nazis, avaient une accointance idéologique avec le régime hitlérien : antisémitisme, anticommunisme, européisme. De même que pendant la Guerre froide, les Etats-Unis comme l'Union soviétique n'ont établi leurs Blocs que par l'accointance idéologique des gouvernements. Les frontières les plus hermétiques ne sont jamais étanches à l'influence du parti de l'étranger. C'est grâce à trois hauts fonctionnaires britanniques procommunistes que l'Union soviétique a pu avoir l'arme atomique (1949). L'intimidation fonctionne contre un petit pays dirigé par une personne psychologiquement faible. C'est ce que fait Hitler le 14 mars 1939 en convoquant à Berlin Hacha,

un vieillard cardiaque. Ce dernier fait l'erreur de se rendre à la convocation où Hitler lui hurle des menaces jusqu'à ce qu'il remette son pays à l'Allemagne. Le lendemain, les troupes allemandes rentrent sans combat en Tchécoslovaquie.

Dans la stratégie de pourrissement, c'est la durée dans l'agression qui compte. La notoriété de l'acte, l'inefficacité apparente de la répression, le refus d'une paix définitive sans la victoire totale, une cause forte sont, avec la durée, les conditions de la victoire du faible. La guérilla et le terrorisme sont ses moyens d'action militaire. C'est une guerre d'usure sans ligne de front. La guérilla a besoin d'un sanctuaire géographique éventuellement situé à l'étranger près de la frontière. Le terrorisme a besoin de cellules dispersées, hermétiques, mobiles, toujours reconstituées. De petits groupes de terroristes qui persistent sur une ou plusieurs décennies obtiennent des concessions voire même la victoire finale. Le délai peut être ramené à quelques années face à un Etat central affaibli par une grande guerre, comme ce fut le cas de la victoire des nationalistes irlandais face à l'Empire britannique après la Première guerre mondiale (1918-1921). Pour ce type de guerre, des moyens réduits sont demandés, disproportionnés face à l'outil militaro-policier qui lui est opposé. Autofinancement, le banditisme, l'impôt révolutionnaire donne ses moyens à la guerre politique terroriste. Une aide étatique étrangère lui confère un rayonnement d'action international voire permet de passer au stade de la guérilla puis du conventionnel. Cette montée jusqu'au conventionnel répond au modèle communiste russe et asiatique du XXe siècle. Dans ce cas la stratégie des moyens prend un rôle décisif, mais on quitte la guerre politique pour la guerre de manœuvre... pas complètement toutefois. Car des revers tactiques peuvent devenir des victoires politiques quand ils démontrent que l'ennemi théoriquement maître du terrain ne l'est pas. L'opinion doute et se retourne. Les défaites des offensives générales nord-vietnamiennes de 1968 et de 1972 ont été des victoires politiques. La guerre politique peut transformer un échec militaire en succès politique. La guerre politique du faible réussit contre un pouvoir autoritaire affaibli et sans projet ou contre une

démocratie prise au piège de l'interventionnisme. Le fort peut recourir à une stratégie de pourrissement mais de façon indirecte, en fomentant des troubles chez l'ennemi. Il peut le faire de façon ouverte ou couverte. Un soutien ouvert débouche sur une montée en puissance du conflit qui débouche inévitablement en guerre de manœuvre.

La stratégie de pourrissement qui ne recourt pas à la force s'appelle la déstabilisation. Elle joue sur le pourrissement non violent ou par une crise artificiellement créée. Le but est de changer le pouvoir en place ou le faire reculer. La déstabilisation peut être l'arme du fort qui veut modifier la politique d'un pays tiers. Mai 68 a déstabilisé le pouvoir gaulliste qui n'a plus jamais été comme avant. Les acteurs étaient des agitateurs gauchistes téléguidés par des puissances occidentales pourtant alliées de la France. Le faible peut recourir à la résistance passive qui pourrit les conditions économiques et morales du maintien d'un oppresseur. La résistance passive est une alternative à la guerre armée mais n'en est pas moins une forme de lutte. Cette forme de lutte est indissociable des démocraties avancées. Elle est inventée par le chef nationaliste et religieux indien Gandhi contre la présence coloniale britannique. Comme toute guerre politique, elle joue sur le symbolique comme des marches de protestations ou des jeûnes. Elle s'appuie sur la culture de victimisation que portent les médias occidentaux depuis le XIXe siècle qui peut causer un élan de sympathie y compris chez les opinions du camp adverse. La stratégie de résistance passive frappe aussi les avantages économiques de l'ennemi par le refus d'acheter certains produits, des grèves y compris celle de l'impôt. Elle s'attaque aux structures administratives par la désobéissance civile. Entre la première campagne de désobéissance civile lancée par Gandhi (1922) et l'indépendance de l'Inde (1947), il y a 25 ans de lutte. La réussite de cette stratégie tient surtout à l'affaiblissement économique et moral de la Grande-Bretagne après la Seconde guerre mondiale. Même constat pour la réussite de la Glorieuse révolution d'Angleterre (1688) et celle de la résistance de Boris Eltsine avec 300 manifestants russes devant le Parlement contre une tentative de coup d'Etat des communistes conservateurs (1991). La résistance passive réussit contre une force qui doute et n'a plus les moyens matériels et moraux de l'oppression.

La guerre politique défensive ou pacification est exclusivement l'arme du fort, car la puissance de ses moyens lui confère de dominer le terrain. Néanmoins, si elle veut donner toute l'ampleur à sa force matérielle, elle sombre dans une guerre de moyens et change de nature. Si elle se piège ainsi, elle n'a plus de choix qu'entre terreur et maladresse. La guerre politique défensive n'a qu'une stratégie: la pacification. Une démocratie post-coloniale soumise à une opinion médiatisée saperait ses bases morales par l'utilisation de la terreur. La pacification a lieu dans une guerre reconnue ou pas, que le fort soit sur ses terres ou à l'étranger, en conquérant ou en force d'interposition humanitaire. Contre la guérilla ou le terrorisme, la guerre politique de pacification consiste à isoler moralement, matériellement les forces adverses pour garder la maîtrise du peuple. Le fort en reste au

stade de la guerre politique tant que ses moyens d'action restent les services de renseignement, la police, la justice et l'action psychologique. Le recours au militaire le fait basculer dans la guerre des moyens et signale un premier échec.

La guerre nucléaire

Pour son premier usage opérationnel, limité à la destruction de deux cités (1945), le feu nucléaire s'est montré l'auxiliaire conclusif d'une guerre des moyens. Par ses effets destructeurs, le nucléaire est plutôt un outil politique de sanctuarisation des territoires contre une invasion conventionnelle qu'une arme d'emploi. Néanmoins, la question de l'emploi ne peut être éludée. Le feu nucléaire est surtout favorable aux petits et aux moyens Etats qui n'ont pas de grandes forces conventionnelles. Pour eux, il a une signification défensive soit par une frappe tactique contre les forces d'invasion, soit par une frappe stratégique contre le pays agresseur. D'autre part, les petites puissances nucléaires sont à même de riposter aux grandes. Le feu nucléaire annule la guerre de manœuvre et la guerre des moyens et se transforme en suicide par la réciprocité. Ce pouvoir d'annulation fonde la dissuasion. La valeur d'une première frappe d'agression est rendue peu avantageuse par la possibilité d'une riposte presque instantanée ou par la contamination des espaces conquis. Elle reste néanmoins possible hors de ces limites par le chantage ou dans une stratégie terroriste non-étatique. Dans ces derniers cas, on revient à la guerre politique. La prolifération nucléaire limite les possibilités de chantage unilatéral.

Deux modes d'action pour les quatre formes de guerre

A la guerre on est vaincu par la surprise ou par l'usure. La surprise est délivrée par une manœuvre tenue secrète, exécutée de façon foudroyante avec une supériorité locale de moyens sur un point faible et décisif de l'adversaire. Quand la surprise n'est plus possible reste l'usure. Elle est matérielle dans une guerre de moyens où l'on agit du plus fort au fort. Seule la capacité à supporter plus de pertes ou à masser un matériel écrasant donne la victoire. Le nucléaire porte l'usure matérielle à l'anéantissement. L'usure morale vient brutalement après la destruction des capacités de combat selon les deux types de guerre précédents, sinon elle est obtenue par la guerre politique. L'usure morale est le premier but opérationnel de la guerre politique. Des moyens limités imposent une action symbolique et une durée plus grande que les deux précédentes formes de conflit.

Ph.R.